

CHAPITRE I

LA MORT DU MESSAGER

Personnages: Un visiteur romain – le guide – les sbires – les habitants de Venise au XII^e siècle.

Un léger frôlement en passant dans la ruelle, lui fit tourner la tête. Il était suivi.

Hier, à peine débarqué du bac qui reliait la terre ferme à Venise, il avait cherché un cabaret, pour se rafraîchir le gosier et trouver un guide. Personne ne semblait le comprendre, même pour prendre sa commande de boisson. Dépité, il était ressorti et s'était encore une fois heurté à l'enchevêtrement des canaux et des *calle*, ruelles en impasse. Demander son chemin, c'était pourtant toujours ainsi que les voyageurs faisaient dans toutes les villes italiennes et probablement du monde. On interpellait le premier venu jusqu'à ce que quelqu'un, mendiant ou passant obligeant, aide à s'orienter. À Venise, tout semblait si différent de Rome. Il savait que cette cité

lacustre construite sur pilotis avec des murs de torchis et de bois ne pouvait être comparée à la magnifique Rome, ses palais de marbre et ses immeubles en briques rouges.

Ici, les rues bruyantes où s'écoulait une foule nonchalante, étaient remplacées par des rivières d'eau dormante, sillonnées de barques basses à la proue relevée. Les échoppes se regroupaient dans quelques artères encombrées, aussi nombreuses, mais mieux achalandées qu'à Rome. Des bijoux fabuleux et des verreries éblouissantes flamboyaient sous l'éclat des bougies et des lampes à huile. Les dames romaines auraient été folles de voir toutes ces merveilles qui devaient laisser les Vénitiennes blasées, puisqu'il n'en avait encore rencontrées aucune, circuler dans les rues. À moins que comme les femmes musulmanes, elles n'aient pas le droit de sortir.

Voilà bien l'obscurantisme de ces marchands qui à force de commercer avec les infidèles, avaient fini par adopter leurs coutumes arabes et enfermer leurs femmes. Penser que le Pape appelait toute la Chrétienté à s'armer pour la Croisade et que les Vénitiens fréquentaient des hérétiques et commerçaient avec eux, en dépit des interdits papaux.

On avait bien raison de dire en Italie que les Vénitiens n'étaient qu'à moitié chrétiens. D'un air de dégoût, le Romain cracha par terre.

Comme s'ils avaient deviné ce qu'il pensait d'eux, les passants dès qu'ils apercevaient sa livrée romaine, accéléraient le pas et tournaient la tête pour éviter son regard. Tous semblaient vouloir refuser de répondre à ses demandes et même le fuir.

« Que diable, je n'ai pas la peste quand même... »

On l'avait bien prévenu que le gouvernement vénitien, extrêmement soupçonneux, était méfiant envers les étran-

gers. Certains lui avaient même affirmé qu'on les parquait dans des établissements spécialisés, où toutes les conversations étaient écoutées par l'aubergiste. Quand ce n'était pas par une sorte de surveillant soi-disant chargé de guider les touristes, pour mieux les espionner. Le Romain avait refusé de le croire. Il avait tort. Ce n'était pas un hasard si les Vénitiens, ayant repéré cet étranger, fuyaient son contact avec obstination. Ils avaient peur.

Il ne pouvait deviner à quel point, dans cette prudente Venise du Moyen-Âge, nul ne devait avoir le moindre contact avec un étranger sous peine d'être accusé des plus graves soupçons d'espionnage. Le simple fait de lui parler pouvait être durement réprimé. Le risque d'être jeté en prison pour avoir renseigné un balourd de visiteur ne tentait aucun des passants.

Les dirigeants de la Sérénissime République avaient des yeux et des oreilles partout. Chaque Vénitien devenant le délateur de son voisin, de crainte que celui-ci ne le dénonce lui-même. Répondre à un Romain, le guider jusqu'à sa destination était un crime passible au mieux de la prison et au pire de la mort. Cette suspicion s'étendait à toutes les activités et à toutes les discussions publiques.

Même entre voisins, entre collègues, de peur d'un mot mal compris ou colporté tendancieusement, personne ne prenait le risque de parler en public. Les plus anciens amis d'enfance se saluaient d'un signe de tête ou se parlaient à haute et intelligible voix pour que personne ne se méprenne sur leur conversation. La délation y était élevée au rang de service civique et complétait les longues investigations policières. Dans certains murs du Palais des Doges, des *bocche di leone*, sortes de boîtes aux lettres à gueules de lion, recueillaient les lettres de dénonciation des citoyens zélés.

Gare à ceux qui en auraient profité pour se venger et calomnier un concurrent ou un mari encombrant; une contre-enquête avait systématiquement lieu et le contrevenant risquait alors de subir la peine des accusateurs-menteurs; le nez et la langue coupés.

Si à Venise ne rien voir et ne rien dire équivalait au crime de complicité, trop parler pouvait conduire à l'échafaud.

Faute de bavarder, les Vénitiens mâchaient en silence, une sorte de gomme molle, qui leur donnait des dents blanches et une haleine fraîche: la *mastica*. Leurs lèvres pouvaient s'agiter, aucun son n'en sortait. Les cabarets qui partout ailleurs en Italie résonnaient de cris et de hurlements avinés des consommateurs étaient à Venise des zones de calme. Les buveurs, de peur d'être entendus par une des multiples « mouches » anonymes, appointées de la République, avalaient leurs gobelets sans prononcer un mot ni pousser un juron. Parfois quelques murmures se faisaient entendre, ceux de joueurs de cartes, annonçant leurs atouts. Pour plus de précaution, une sévère ségrégation était instaurée; les auberges réservées aux Vénitiens les *all' minuto* n'étaient pas autorisées à recevoir et encore moins à servir les étrangers, regroupés à part.

Plus le Romain s'agitait, pour attirer leur attention, plus les Vénitiens qui, à son costume, avaient identifié un étranger, pressaient le pas pour éviter ce fâcheux compromettant. Comprenant que les passants refusaient de s'arrêter, le Romain tenta de se rabattre sur les vagabonds. Hélas, aucun mendiant ne stationnait au coin des rues ni aux marches des églises. « À croire que dans cette cité, tout le monde était riche », rageait-il.

Il aurait été bien en peine d'en trouver un. À Venise, la mendicité était interdite et le moindre misérable qui aurait été à la charge de la communauté, aurait été impitoyablement

chassé de la cité. La loi d'ailleurs les accusait de propager la lèpre avec leur haleine d'oisifs puisqu'ils ne pouvaient s'offrir la gomme de résine que les Vénitiens aimaient tant mastiquer.

On se méfiait aussi du mauvais exemple que pouvait donner celui de la paresse. Dans cette cité industrielle, ne pas travailler était un défi social. Condamnés à périr s'ils avaient réclamé la moindre aumône, les plus pauvres hères auraient préféré se jeter à l'eau, choix facile à Venise, plutôt que de tendre la main, avec le risque immédiat de se la faire couper!

Poings sur les hanches, arrêté au milieu de la ruelle, le Romain, exaspéré, prit le ciel à témoin:

— Comment diable fait-on pour s'orienter lorsqu'on débarque dans cette étrange cité?

— On s'adresse à nous!

Trois sbires, vêtus de leur uniforme rapiécé, on était aussi économe à Venise, armés de longues piques très solides, l'entourèrent et lui demandèrent son passeport.

Leur chef, le Capitaine Grand, prit avec précaution le papier officiel, comme s'il tenait un ciboire et l'éplucha soigneusement. Le bouton rouge sur le coin de son bonnet indiquait qu'il savait lire. Il ne manqua pas de faire usage de cette supériorité sur ses adjoints en déchiffrant laborieusement le document:

— Vous venez de Rome. Valet du Cardinal Luccerini, un Monsignore, conseiller du pape. Hum, vous ne pouvez pas circuler dans la cité comme un Vénitien. À votre arrivée, vous étiez attendu par un guide qui sera puni puisqu'il ne vous a pas reconnu. Des passants ont signalé au commissariat de leur quartier la présence d'un visiteur suspect. Un étranger égaré circulant sans son interprète dans leur paroisse. Tout nouveau venu, sitôt débarqué, doit se faire enregistrer au palais ducal.